

**E/1972.08.07 — André Malraux : «Malraux talks of de Gaulle and gaullisme», entretien accordé à John Hess, *Herald Tribune* [New York], 7 août 1972, p. 1 et 5.**

**Repris sous le titre «Exclusif. Malraux sur l'après-gaullisme», *L'Express* [Paris], n° 1100, 7-13 août 1972, p. 14-15.**

---

**André Malraux**

### **Malraux sur l'après-gaullisme. Entretien accordé à John Hesse**

Cinq jours après l'inauguration du Mémorial de Colombey-les-Deux-Eglises, André Malraux accordait un entretien à un journaliste du *New York Times*, John Hess. Cela se passait à Verrières-le-Buisson (Essonne). L'interview n'a été publiée aux Etats-Unis que cette semaine. L'Express s'en est assuré l'exclusivité pour la France. D'entrée, c'est du pèlerinage à Colombey qu'il fut question, naturellement. Malraux en revenait. Pour lui, malgré l'apparat – ou à cause de celui-ci – ce ne fut alors qu'«une cérémonie municipale» autour d'un monument impressionnant par ses dimensions, mais dont de Gaulle affirmait qu'il inciterait seulement les lapins à la résistance. Puis Malraux aborde le fond des choses : de Gaulle et l'après-gaullisme. Voici les réponses aux questions de John Hess.

*J. Hess* — Ce qui m'a frappé chez de Gaulle, c'est l'esprit d'indépendance nationale opposé à l'idée d'hégémonie des deux super-Grands. Mais que reste-t-il de ce qu'il a fait quand il était au pouvoir ?

*A. Malraux* — C'était une chose grandiose et désespérée ! Il croyait qu'il avait fait une chose réellement grande pour la France, qui était de dire que la France existait. Appelons ça le 18 Juin ou ne l'appelons pas le 18 juin; ça ne change rien; mais il pensait qu'il avait fait la présence de la France, refait une sorte d'épopée. Y croyait-il encore ?

Je n'en suis pas sûr du tout. Je suis sûr qu'il a pensé, à partir de mai 68 : «Bien, je dois continuer». Mais il n'y croyait plus. Il attendait la mort, en 68.

*J. Hess* — Oui, mais nous, nous restons, et les jeunes restent.

*A. Malraux* — Je sais bien que des Français continuent quelque chose qui, à ses yeux, a été l'idée qu'il se faisait jadis de la France. Mais, à partir de 68, il avait un certain côté désespéré : «J'aurais tenu dans mes bras le cadavre de la France et j'aurais fait penser au monde entier que la France était vivante; et moi, général de Gaulle, je savais qu'elle était morte !»

*J. Hess* — Mais je trouve que la France n'est pas morte dans ce sens-là.

*A. Malraux* — En ce moment, je ne discute pas, je dis seulement que son sentiment était celui-là. Il a pensé, pendant des années : «Nous verrons bien». Et en 68, c'était : «Eh bien, soit !», au sens désespéré du mot... Bien, il pouvait dire aussi : «Mais depuis que moi, le général de Gaulle, je suis dans l'Histoire, nous n'avons jamais été une force». Nous n'étions pas une force entre les Etats-Unis et les Russes en 42, voyons ! Donc, quoi de changé ? Nous n'étions pas une force en 68. Vu. Et nous n'étions pas non plus une force en 42 ! Je crois que ce qui s'est passé est quelque chose de beaucoup plus mystérieux, c'est une sorte de mélancolie sur le destin : «Eh bien voilà, c'est comme ça !»

Pour les choses, je ne trouve pas son point de vue du tout clair, car, comme vous le savez, je l'ai connu intimement... Pourquoi poser comme problème dramatique le problème de la situation de la France, disons en 68 ? Le discours de Phnom Penh reste une réalité historique admirable. Bon : La France n'étant rien, rien dans l'affaire du Cambodge, qu'est-ce que nous sommes ? Uniquement ce qu'il dit, rien d'autre ! Nous ne sommes pas les chars, nous ne sommes pas les avions... Nous sommes sa puissance prophétique. Il disait des choses vraies et assez importantes pour que le monde entier se dise : «Mais et s'il avait raison ?» Il n'avait pas d'autre élément important que celui-là ! Je veux dire, et je répète, qu'il n'avait pas de force. Il avait uniquement un point de vue, mais aucune force.

*J. Hess* — Je crois que la France avait la force morale d'un homme qui prouvait qu'un pays pouvait être libre et indépendant à l'époque de la bombe.

*A. Malraux* — Il y a eu le moment où il a pensé : «Ça ne m'intéresse plus». Vous avez un passage très impressionnant dans les *Mémoires* où il dit : «Rien n'est plus difficile que de comprendre les moments de refus de destin des grands hommes». Puis il développe; mais, visiblement, il pense à Napoléon et à Saint-Just. Tous deux dans le même cas, n'est-ce pas ?

Comme beaucoup de très grands hommes de l'Histoire, il a senti, des années avant, ce qui se passerait, c'est-à-dire cette sorte d'abandon... Vous comprenez bien que le général de Gaulle qui rentre à Colombey n'a pas été battu sur le référendum, c'est ridicule ! il ne tenait qu'à lui de ne pas faire le référendum, voyons ! Il dit dans ses *Mémoires* : «C'était une question capitale !» Mais non ! Elle pouvait être capitale un an après. Il pouvait très bien dire qu'il ne pouvait pas mettre le destin de la France en jeu sur un problème aussi technique que les régions... Il a voulu mettre les régions en cause parce qu'il a voulu être battu ! Il a cherché – comment appellerons-nous ça ? – l'ingratitude. Alors, bien sûr, il parle comme si c'était la faute des Français ! Je veux bien, je ne suis pas sûr qu'il ait tort, mais ce que je dis fermement, c'est que cette ingratitude, il l'a cherchée.

*J. Hess* — J'ai été frappé par une phrase de votre livre ou du livre de Jean Mauriac qui vous cite : «Quel dommage que ce grand homme ne se soit jamais assis à la table d'un ouvrier !»

*A. Malraux* — ... Il avait, avec les bûcherons de Colombey, une relation très profonde. Mais les bûcherons, c'est le Moyen Âge. Pour le Général, le peuple, c'était le peuple du XIII<sup>e</sup> siècle. Ce n'était pas du tout la supériorité de l'argent et des choses de ce genre, qu'il détestait ! C'étaient les hommes, les hommes des arbres et pas les hommes des usines, les hommes des champs. Et jamais il n'a su ce qu'était un ouvrier, jamais, jamais.

Alors, le malentendu, c'est quand on dit qu'il n'a jamais su ce que c'est que le peuple. Ce qui a l'air de vouloir dire : il a toujours voulu l'aristocratie, ce qui est idiot.

Ce n'est pas du tout un aristocrate, il avait ce malheureux Colombey avec deux servantes ! Il ne s'agit pas de ça ! Et puis alors, absolument pas snob, mais non, rien de tout ça... Mais un laboureur était selon son cœur, un bûcheron était selon son cœur, mais un ouvrier de chez Renault, c'était au fond quelque chose dont il fallait parler avec le ministre du Travail. Il pouvait être intelligent, d'ailleurs, cet ouvrier, c'est autre chose, mais indirectement.

*J. Hess* — Mais avec quoi a-t-il construit son gouvernement ? C'est là une question qui m'a beaucoup troublé. Parce que ces scandales qui sévissent, ces trahisons, après tout, ce sont des gens avec qui il a travaillé, n'est-ce pas ?

*A. Malraux* — Oui, mais ce n'était pas pareil quand il était là... Il avait eu l'idée que la France était pour lui un problème capital. Qu'est-ce que c'était que son gouvernement ? C'était des gens qui défendaient la France. Après ça, il y avait des marottes, et des techniciens et même des technocrates. Bon. Mais ce n'était pas important. Je crois que si vous voulez comprendre le fond de la question, il faudrait que vous disiez des choses fort étranges. Le général de Gaulle a cru, la première fois – 44 – et la seconde – 58 – que tout se passerait d'une façon très courte : il n'a pas cru du tout qu'il aurait à régler le destin de la France pendant dix ans... Il a cru que, comme à Londres, il aurait à régler l'image de la France pendant un temps assez court... Il m'a dit trois fois (en dix ans, ça fait donc tous les trois ans) : «Est-ce que vous ne croyez pas que je devrais m'en aller ?»

*J. Hess* — ... Vous avez dit que «le gaullisme sans de Gaulle c'est idiot». Qu'est-ce que vous vouliez dire ?

*A. Malraux* — Vous le voyez bien !

*J. Hess* — On a l'impression que la Russie est en train de lâcher le Vietnam. Peut-être. Qu'est-ce que vous en pensez ?

*A. Malraux* — Soyez prudent. Ils sont très menteurs. Moi, je constate que provisoirement les seuls qui défendent le Vietnam (pas en paroles, en réalité), ce sont les Russes ! Où sont les chars chinois au Vietnam ? C'est de la blague. Les canons antiaériens russes, ça, ce n'est pas de la blague. Les Mig non plus. Les Russes se battent

au Vietnam. Mais en quoi est-ce que les Chinois se battent ? Les Chinois ont envoyé une centaine de chefs de maquis et, naturellement, en font un monde pour impressionner tout l'Occident, comme s'ils étaient Lénine. Mais tout ça est ridicule, la Russie n'est pas ridicule, la Russie se bat. Mais les Chinois ne se sont pas battus, ce n'est pas vrai, pas plus qu'au Bangladesh.

*J. Hess* — Mais à quoi cela va-t-il aboutir ?

*A. Malraux* — Au Japon, comme arbitre de tout le Pacifique. Dans quatre ans, le Japon sera la plus grande puissance économique du monde, après les Etats-Unis, avant l'Union soviétique, et, à ce moment-là, la politique américaine, qui consiste aujourd'hui à embrasser les Chinois, obligera les Américains à une politique japonaise... Que vouliez-vous qu'il advienne au Vietnam ?

*J. Hess* — Que nous partions !

*A. Malraux* — Et alors ?

*J. Hess* — Qu'est-ce que vous en pensez ?

*A. Malraux* — Du point de vue historique, peu importe... Ce n'est pas un problème historique, c'est un problème ennuyeux pour les Etats-Unis, et avec des conséquences très importantes en politique intérieure, mais ce n'est pas un problème historique... Il n'est pas de l'ordre du destin... Quand les Etats-Unis quitteront, ou ne quitteront pas, le Vietnam (c'est leur affaire), personne ne croit plus que le destin du Pacifique se joue entre un communisme chinois et un anticommunisme américain.

N'oublions pas une vérité très simple : le temps a passé... J'ai dit aux Américains : «Si vous vous mettez à croire que les Chinois sont obsédés par une sorte de conquête de l'Asie, c'est une erreur complète». Vous savez qu'il y a en Chine un mensuel qui correspond à ce qui, chez vous, est «Life». Vous le regardez, puis vous vous apercevez qu'il n'y a absolument rien sur le domaine révolutionnaire. Tout est sur le domaine du niveau de vie... Prenez, au temps de Lénine, une grande revue soviétique, elle s'occupait tout de même de la Révolution !

*J. Hess* — Et est-ce qu'à votre avis vous pouvez faire des prévisions sur le Vietnam ?

*A. Malraux* — ... Je ferai une prévision formelle. Quand on nous dit : «Les choses vont se régler à Pékin», alors, ça me paraît chimérique. D'abord, ce n'est pas vrai que les Chinois peuvent régler militairement la question du Vietnam... Ils feront des discours comme d'habitude pour expliquer qu'ils sont les défenseurs de la liberté asiatique. Et tout ça sera complètement chimérique.

*J. Hess* — Evidemment, en Corée, il se sont lancés dans l'affaire quand ils se sentaient menacés, n'est-ce pas ?

*A. Malraux* — Toute la question est là. La Corée a été très sérieuse parce que les Chinois se sont sentis menacés. En conséquence, ils ont lancé la 9<sup>e</sup> armée, comme les Américains sont devenus très sérieux dans l'affaire de Cuba...

Le résumé, pour moi, tient en une phrase : premièrement, la Russie veut, à l'heure actuelle, encercler la Chine. Bon. La Sibérie, Sin-Kiang, Bangladesh, Vietnam. Là-dessus, la Russie joue le jeu sérieusement parce que ce sont les Russes qui ont refait l'Armée indienne depuis trois ans. Ça c'est vrai. Très bien. Ils foncent à l'heure actuelle, et la Chine, à mon avis, ne se battra pas, parce que ce que veut la Chine, ce n'est pas du tout un nouveau conflit avec la Russie, c'est un développement de la Chine. C'est ça le résumé, n'est-ce pas ? On nous aveugle avec une sorte de révolution chinoise qui conquiert l'Asie. Ils ne font rien, ce sont les Russes qui se battent.